



Guillaume PIGEARD de GURBERT,
Professeur de philosophie, CPGE,
Lycée Gay-Lussac, Limoges

LE TEMPS DANS TOUS SES ÉTATS

Cours et échanges inter-lycéens franco-européens

Diffusés le 07/12/2023, 10h15 – 11h45

<https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>

<https://soundcloud.com/podcastprojeteee>

Réalisation et communication

Czeslaw MICHALEWSKI

Antoine CHÂTELET



Diffusion et production

Jean-Luc GAFFARD

<https://www.projet-eee.eu>

Diffusion en différé, en vidéo et en podcast :

1 : <https://projet-eee.eu/video/i-le-temps-dans-tous-ses-etats-guillaume-pigeard-de-gurbert>

2 : <https://projet-eee.eu/video/ii-le-temps-dans-tous-ses-etats-guillaume-pigeard-de-gurbert>

- Soundcloud : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>

- Deezer : <https://www.deezer.com/fr/show/634442>

- Spotify : <https://open.spotify.com/show/2TxDvqoDz14QF6n84dInHZ?si=SjNtt51kSjOWssBALskZfA>

Pour mémoire

Le temps dans tous ses états... Le moins que l'on puisse dire est que Guillaume Pigeard de Gurbert - professeur de philosophie en classe préparatoire à Limoges - a vertueusement secoué, par le titre de son intervention, toutes les opinions des élèves de Limoges, de Varna et de Marignane à propos de la notion du temps, ce jeudi 7 décembre 2023.

Le temps est l'affaire de tous, dit-on, et pourtant nous sommes bien en peine d'échapper à ce triptyque si classique du *passé*, *présent* et *futur* pour le définir - soit le temps qui passe, mesuré par la succession de moments. Certes, il y a bien aussi un *à-côté* de l'idée de la succession : un temps qui dure, une *durée* qui se maintient et qui demeure toujours *temps*, mais là où Guillaume Pigeard de Gurbert s'est amusé à nous étonner : il y a un troisième temps, la *simultanéité*, à l'image des mains du pianiste qui joue en même temps une succession de *notes* dans la durée certaine de la sonate.

Doit-on en rester là ? Non... ces trois temps sont également constitutifs de trois espaces : un *espace-succession* là où nous séjournons, vaquant d'un endroit à un autre, un *espace-durée* où nous résidons à l'instar du nomade qui habite un espace itinérant et un *espace-simultanée*... Mais comment expliquer ce dernier ? C'est aussi simple que ne l'est pas un conflit entre voisins : il y a bien une synchronisation conflictuelle entre nous qui dormons et notre voisin qui *en même temps* fait la fête, au grand désarroi de nos yeux cernés.

Soit, nous ne pouvons pas penser le temps sans penser l'espace et d'ailleurs le langage en fait toujours état : les signifiants sont souvent marqués spatialement mais leurs signifiés demeurent temporels. D'ailleurs, n'est-ce pas Platon qui, dans le *Phédon*, définit l'âme de Socrate au corps-cigüe dont l'âme va passer d'un *topos* (séjour-succession-Athènes) à la durée-éternité ?

À la question d'un élève qui s'interroge sur la différence entre temps objectif et temps subjectif, Guillaume Pigeard de Gurbert de répondre : là où les philosophes ont manqué le coche, est qu'il y a un quatrième temps qui fonde les trois temps et les trois espaces -- un temps qui n'est autre que la conscience elle-même placée sous une simultanéité originaire, originelle, originale.

Avec malice, notre professeur fabrique à l'établi un nouveau concept : la *simultemporalité*. Nul temps objectif donc ; en temps (sic !) que sujet, il faut que nous ayons en nous subjectivement le sens du temps, à la manière de *l'a priori* chez Kant donc ? Oui.

Dès lors, existe-t-il du temps en dehors de nous ? La réponse est *non* et le fait que nous imaginions un temps objectif est une illusion dont il faut se défaire : se représenter le temps & l'espace (le monde, en somme), c'est placer un sujet-observateur et surtout conscient qui introduit temps & espace dans ses représentations. À n'en point douter, nul espace en dehors, nul temps externe : rien est donné, tout est construit par nous... Ultime clin d'œil anthropologique : le temps est assurément à l'endroit de notre humanité.

Dossier pédagogique

I. Les temps de l'espace

1. Les trois temps

On dit « le » temps, comme s'il s'agissait d'une chose univoque. Mais sitôt qu'on y réfléchit – qu'on prend le temps d'y penser un peu pour de bon –, on se rend vite compte que le temps est multiple, que le temps ce sont d'abord *des* temps. Je ne parle pas du triptyque classique passé-présent-futur. S'il y a effectivement une différence indéniable entre le temps passé, le temps présent et le temps à venir, tous trois appartiennent au temps entendu comme succession. Passé, présent, futur sont les moments du temps qui passe. Seulement si le temps fait que les choses passent, il fait aussi que les choses durent. Les rides sur mon visage signalent la différence entre ce que j'étais hier et ce que je suis à présent, mais c'est encore et toujours le même moi qui a ainsi changé. Or ce moi permanent sous les changements apportés par le temps qui passe n'est pas un moi éternel mais un moi qui dure. Il y a ainsi pour tout ce qui change un fond durable sans lequel on ne pourrait pas voir de changement. Voilà déjà le temps scindé en deux, entre le passager et le durable : le temps comme succession et le temps comme durée.

Mais le temps se dit encore en un troisième sens, à savoir au sens de ce qui ne passe ni ne dure mais qui arrive en même temps. Le temps, en ce troisième sens, c'est la simultanéité qui fait que des choses sont présentes en même temps, comme la main droite et la main gauche.

Le temps couvre ainsi non seulement le successif et le durable mais encore le simultané. Il y a donc présent et présent : il y a le présent au sens successif de ce qui précède le futur et devient passé, il y a le présent qui se maintient, qui dure, et il y a enfin le coprésent au sens de ce qui est présent ensemble.

2. Autres temps, autres espaces

Or ces trois différents temps déterminent l'espace et forment trois types d'espace temporels. Un espace qui est pris sous la détermination de la succession est un espace passager – hall, sas, salle d'attente, chambre à coucher, salle à manger – que l'on peut désigner par la catégorie du « séjour ». Séjourner c'est en effet occuper un espace pour un temps limité, un espace provisoire, un lieu de séjour.

Un espace qui au contraire est durable est un lieu de résidence – maison, habitation... La différence entre le nomade et le sédentaire se fonde sur les deux types d'espace que l'un et l'autre occupent : le premier passe d'un lieu à l'autre, le second se maintient au même endroit. L'un séjourne, l'autre réside. « Espace itinérant » du nomade, « espace rayonnant » du sédentaire. Les espaces déterminés, non par la succession mais par la durée, appartiennent à la catégorie de la « demeure ». Platon décrit la mort de Socrate comme un « changement de domicile » (*metoikêsin*). Il dit dans le *Phédon* que l'âme du philosophe, après sa mort, occupera un « lieu différent » (*topon heteron*) où elle passera alors « le reste de son temps » (*loipon chronon*) La dernière demeure de l'âme n'est pas un espace éternel mais bel et bien un lieu de résidence durable.

Enfin, il reste les espaces qui ne sont ni successifs ni durables mais contemporains – ici et là, devant et derrière, l'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud. Ces espaces simultanés relèvent, eux, de la catégorie du « voisinage ». Chose à noter, la succession fait la nouveauté d'un lieu alors que la simultanéité fait la diversité des lieux. Un séjour en Corse dépayse au sens où on y découvre un lieu nouveau, différent de l'endroit d'où l'on vient. Mais la Provence et la Bretagne tiennent leur différence de leur simultanéité. Il faut donc différencier la différence et distinguer d'un côté espace nouveau et espace passé, et de l'autre espaces divers.

L'une des conséquences philosophiques de ces analyses est que l'espace et le temps ne forment pas un couple conceptuel, que le temps n'est pas le simple pendant de l'espace mais que le temps est en vérité le schème qui conditionne l'espace. Tout ce que nous prenons pour de l'espace tombe en réalité sous la loi du temps, en l'un de ses trois sens. Un seul exemple : ce que nous croyons relever de la pure juxtaposition dans l'espace dépend en fait de la simultanéité. Comment l'Europe et l'Afrique pourraient-elles se trouver l'une à côté de l'autre sans y être en même temps ? Retrouver la pluralité du temps a ainsi la portée d'un bouleversement de l'espace.

3. Langue de l'espace, esprit du temps

Ce qui confirme le sens spontanément temporel de l'espace, c'est le lexique de la spatialité dans nombre de langues. En anglais par exemple, le premier sens de *space* que mentionne l'*Oxford English Dictionary* est directement et exclusivement temporel : il cite une femme dont la foi dura « little space » c'est-à-dire peu de temps. *Before* en anglais signifie « devant » et « avant ».

Il faut dire que le terme d'espace vient du latin *spatium* qui désigne un stade. Or le stade est un champ de course où celui qui gagne est celui qui arrive le premier c'est-à-dire *avant* les autres. En grec, le terme de *topos* (lieu) est chargé de significations temporelles. Par exemple la locution *epi topou* veut dire « sur-le-champ », et l'adverbe *topô* signifie « aussitôt ». En espagnol, l'expression *hasta luego* qui veut dire à plus tard, à bientôt, vient du latin *loco*, le lieu. En français quand on dit que l'on est rentré « aux environs » de cinq heures du soir, on parle non d'une région de l'espace mais d'un moment du temps. Le Midi est cette région qui tient son nom d'un moment de la journée.

Le « Nouveau Monde » a été baptisé ainsi par les empires coloniaux européens, se considérant du coup eux-mêmes comme venant avant. Les Antilles, ce sont les « îles » que l'on rencontre « avant » (*ante*) le continent américain en venant d'Europe. Les exemples abondent, en arabe, en japonais ou encore dans la langue ewe parlé au Togo ou en allemand, qui parlent la langue de l'espace mais dont le sens est temporel. « Parallèlement », c'est simultanément. Enfin « côté » chez Proust ne désigne pas une direction de l'espace mais d'abord le passé fabuleux des Guermantes, ensuite le voisinage prosaïque où périt leur ancienne gloire. Ce que Proust appelle « noms de pays » ce sont toujours des aspects du temps.

II. L'espace retrouvé

1. Quatrième temps

Les espaces déterminés par la succession, la simultanéité ou la durée sont pris en nous dans une temporalité plus fondamentale : en effet il y a pour nous simultanéité du séjour, du voisinage et de la demeure. Pour distinguer cette simultanéité fondamentale de la simple simultanéité de tout voisinage, je propose de l'appeler « simultéporalité », en jouant sur la parenté étymologique entre simultanéité et simulation, pour dire l'idéalité (ou la subjectivité) originaire du temps en laquelle se trouve pris les différents espaces que nous habitons.

2. L'idéalité du temps

« Lorsque viendra le printemps,
Si je suis déjà mort,

Les fleurs fleuriront de la même manière et les arbres ne seront pas moins verts qu'au printemps passé.
La réalité n'a pas besoin de moi. » Pessoa.

Cela semble effectivement une évidence que les feuilles continueraient de tomber à l'automne si les hommes avaient disparu de la surface de la terre. Et pourtant... C'est cette évidence que mon livre interroge : sans un observateur qui en mesure le phénomène, un changement dans le temps est-il possible ? Pour que les fleurs puissent « fleurir » ne faut-il pas que ce fleurissement se détache du passé où elles n'étaient encore qu'à l'état de bouton ? Or cette relation temporelle entre un avant et un après est-elle vraiment indépendante de nous ? Si j'imagine que les fleurs fleuriraient sans moi, cette représentation des fleurs sans moi ne reste-t-elle pas ma représentation ? Ne faut-il pas que je compare deux moments du temps pour concevoir le fleurissement ou la chute des feuilles ? Cette comparaison peut-elle être imputée à la réalité elle-même ? En vérité, ma représentation des fleurs en mon absence m'ouvre-t-elle un accès à la réalité en elle-même ou n'est-elle pas en secret le produit de ma subjectivité ? En l'occurrence, la relation de temps est-elle un état de l'être en soi ou simplement un pli de notre subjectivité ? La réalité n'a-t-elle vraiment pas besoin de nous pour qu'elle contienne du temps ?

Voilà le problème, qui appartient à la philosophie dans ce qu'elle a de plus élémentaire, je veux dire de plus fondamental, en ce qu'il ne traite pas comme des synonymes l'objectivité et la réalité. L'objectivité suppose un sujet puisqu'il n'y a d'objet que par un sujet et pour un sujet. La réalité en revanche désigne l'être en soi, par opposition radicale avec le monde pour nous. La philosophie cesse aussitôt que l'on néglige d'interroger cette différence entre la réalité (l'être, là en soi) et l'objectivité (le monde pour nous). En dernière analyse, le principe subjectif, la marque du pour nous, c'est le temps. *La Fable du temps* est ainsi une méditation sur l'abîme entre le temps pour nous et l'être en soi. J'y traque la marque subjective du temps sur la prétendue réalité en soi du dehors. Chez Deleuze par exemple la rhétorique du dehors parvient-elle à masquer que « ligne de fuite » et « espace nomade » sont des mixtes temporo-spatiaux, des objets anthropologiques qui parlent de nous mais ne disent rien de l'être ? Depuis Hegel la philosophie moderne n'a cessé de compromettre l'ontologie dans l'anthropologie.

3. Le là en soi

« Aujourd'hui l'espace est splendide !
Sans mors, sans éperons, sans bride ».
Baudelaire, « Le vin des amants ».

La philosophie elle aussi a noyé sa sagesse dans cette ivresse d'un espace au-dehors acclimaté aux temps en nous. Seulement, si comme Césaire, à la suite de Baudelaire, elle chante :

*L'Espace vaincu le Temps vainqueur
moi j'aime le temps le temps est nocturne
et quand l'Espace galope qui me livre
le Temps revient qui me délivre
le Temps le Temps
ô claié sans venaison qui m'appelle
intègre
natal
solennel.*

pas plus que Césaire, elle ne parvient à étouffer complètement l'écho de sa fuite :

Le non-temps impose au temps la tyrannie de sa spatialité.

C'est qu'il y a topophobie des philosophes qui se trahit à des lapsus assez récurrents pour être symptomatiques. Pour ne prendre ici qu'un exemple emblématique, Bergson reconnaît dans son premier livre de 1889 que « la succession existe seulement pour un spectateur conscient. » Mais dans le reste de son œuvre, notamment à partir du article de 1903 « Introduction à la métaphysique », il s'évertue à loger le temps dans la réalité en soi, forgeant la fiction d'un temps en soi, devenu réalité de l'être, sans avoir pour autant produit une réfutation de l'idéalité du temps.

Les artistes de Lascaux effacent la paroi sous le galop des chevaux, assurant ainsi la mainmise du temps en nous sur l'espace hors de nous. Les hommes préhistoriques couchaient leurs morts sur un « lit d'ocre » (Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*). La Venus de Laussel, avec ses seins qui tombent, ses hanches larges et son ventre arrondi par les maternités, est recouverte d'ocre. L'ocre métamorphose de la sorte le linceul en pouponnière.

Si la philosophie est l'amour du savoir, celui-ci est resté un amour sorcier. En délaissant le mythe pour le logos, la philosophie a seulement changé de couleur, délaissant la féerie de l'ocre pour la magie du concept. Il est temps pour elle de se réveiller de son sommeil chronologique...

Incipit de *La Fable du temps* :

« Au commencement, l'imagination se concentre pour simuler l'espace ; pour simuler l'espace en lui inoculant du temps. On peut en effet gager que l'humanité n'eut au commencement d'autre priorité que d'inscrire du temps dans l'espace. Menhirs, dolmens et autres stèles parlent pour cette logique primitive du cadran solaire par laquelle l'imagination mobilise l'espace pour en faire l'écritoire des saisons, des travaux et des jours. L'imagination a-t-elle jamais eu d'autre urgence que de faire du temps l'esprit du lieu ?

Rendre le monde habitable, c'est en faire un séjour, un voisinage, ou une demeure, soit un lieu dont le temps mesure l'être. L'homme préhistorique vit dans un continuum temporo-spatial commandé d'abord par le geste, et bientôt systématisé par la parole et l'imaginaire qu'elle débonde. L'imaginaire de l'homme préhistorique détermine l'espace selon des coordonnées temporelles inhérentes à sa vie pratique et spirituelle. C'est la détermination différente de l'espace par le temps qui distingue en effet le chasseur-cueilleur nomade de l'agriculteur sédentaire : l'un habite un « espace itinérant », l'autre un « espace rayonnant » (Leroi-Gourhan, *Le Geste et la parole*). Pour le nomade, l'espace se définit par le parcours qui le conduit à sa nourriture. Or le parcours a le sens temporel d'un délai. C'est ce même paradigme temporel du trajet qui structure la distribution dans l'espace des figures de Lascaux. Le sédentaire, lui, habite un espace de vie qui part du centre fixe où il demeure, qui est son grenier, jusqu'au monde alentour qu'il conquiert progressivement selon un mouvement concentrique centrifuge. L'espace nomade itinérant est sous la détermination temporelle de la succession, cependant que l'espace rayonnant subordonne la succession elle-même à la durée du lieu de résidence. Le nomade séjourne, le sédentaire réside. La différence entre lieu de séjour et lieu de résidence opère elle-même à l'intérieur du temps : si le séjour est déterminé selon la relation temporelle de l'avant et l'après, la demeure est déterminée par la durée. Le séjour passe, la demeure dure. Les migrations qui jalonnent l'histoire de l'humanité rappellent au passage que la permanence de la résidence relève non de l'être mais du temps. La différence entre l'espace nomade et l'espace sédentaire dépend de la différence entre le temps qui fait que les choses passent et le temps qui fait qu'elles durent, en un mot de la différence entre la succession et la durée. Habiter l'espace revient donc toujours à en produire une représentation temporelle. »

Lire : Guillaume PIGEARD de GURBERT, *La fable du temps*, Éditions Circé, Janvier 2024

Contact : europe.education.ecole@gmail.com - Le 10 décembre 2023